

"Un paysage sans chlocher est un paysage décapité" : tours et beffrois en Suisse romande 1848-1939

Autor(en): **Lüthi, Dave**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Kunst + Architektur in der Schweiz = Art + architecture en Suisse = Arte + architettura in Svizzera**

Band (Jahr): **58 (2007)**

Heft 2: **Türme und Glücken = Clochers et cloches = Campanili e campane**

PDF erstellt am: **21.12.2015**

Persistenter Link: <http://dx.doi.org/10.5169/seals-394367>

Nutzungsbedingungen

Mit dem Zugriff auf den vorliegenden Inhalt gelten die Nutzungsbedingungen als akzeptiert. Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die angebotenen Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrücke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungshinweisen und unter deren Einhaltung weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

«Un paysage sans clocher est un paysage décapité»

Tours et beffrois en Suisse romande 1848-1939

Le siècle compris entre le conflit du Sonderbund et la Seconde Guerre mondiale est particulièrement riche en constructions religieuses. Malgré les premiers signes de désaffection des églises liés à un anticléricalisme croissant, les chantiers sont nombreux dans toute la Suisse. Pour s'en tenir aux cantons romands, offrant un intéressant panachage de contextes urbains et ruraux, protestants et catholiques, des centaines d'édifications sont à dénombrer. Le clocher joue un rôle important dans cette (re)conquête du territoire, marquant de façon visuelle, sonore et symbolique, les villes et les villages.

Hormis les constructions ou reconstructions de sanctuaires paroissiaux permises par une situation économique favorable, l'établissement progressif de la liberté de culte dès 1814 (à Neuchâtel) mais surtout après 1848 (Constitution fédérale) encourage la multiplication des édifices religieux dans les différents cantons¹. Chez les catholiques, la défaite subie lors de la guerre du Sonderbund crée un véritable appel d'air, notamment à Fribourg où le parti conservateur au pouvoir dès 1856 et appuyé par Etienne Marilley, évêque de 1846 à 1879, soutient des dizaines de chantiers. Dans les cantons protestants, l'Etat demeure en général plus en retrait; toutefois, vers 1900, le Service des bâtiments vaudois intervient de plus en plus fréquemment auprès des paroisses afin d'appliquer ce qu'il estime être le bon goût en matière d'architecture². En contrepartie à cette surveillance esthétique, il délègue les cordons de sa bourse pour subventionner les constructions, qui tendent à se multiplier au tournant du siècle³.

Dans les années d'entre-deux-Guerres, le phénomène ne perd pas de sa vigueur; chez les catholiques, grâce au Groupe de Saint-Luc et à l'impulsion de l'évêque-bâtitseur Marius Besson, s'édifient une quantité impressionnante de sanctuaires. En contrepartie, de nombreux temples protestants sont bâtis ou reconstruits

alors, en réaction à la laïcisation croissante mais également pour freiner la catholicisation de la population, résultant de la forte mobilisation associative et de l'ultramontanisme ambiant⁴.

Le clocher, un symbole pluriel

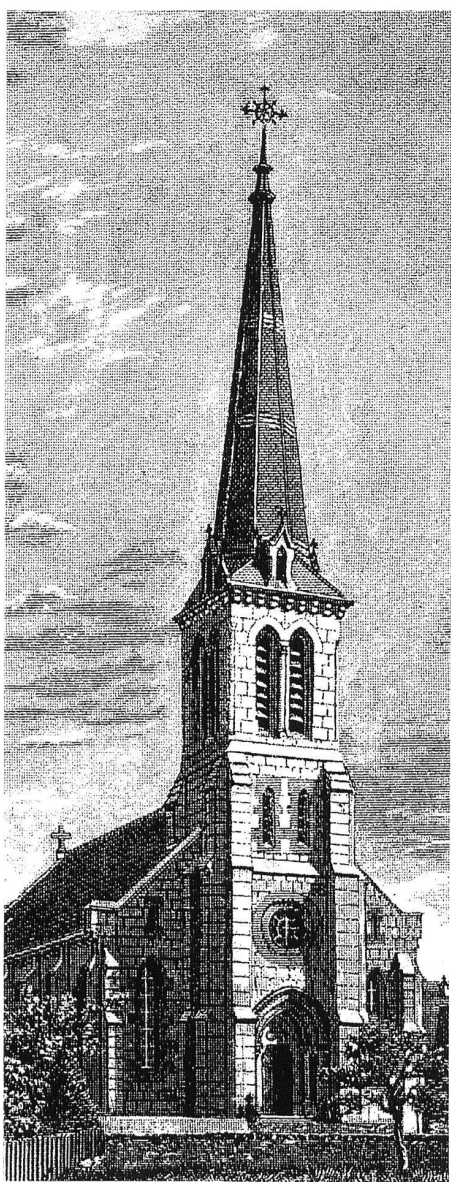
Si la forme des édifices varie selon la confession, les moyens financiers et le style employé, la présence d'un clocher demeure une quasi-constante⁵. A l'exception de quelques églises particulièrement modestes, chaque édifice est doté d'un tel élément architectural, pourtant coûteux et parfois difficile à construire. On n'hésite guère à bâtir ou surhausser un clocher considéré comme trop restreint⁶, quand on ne l'ajoute pas à des églises qui en étaient encore dépourvues⁷. Lors de reconstructions de sanctuaires, l'ancienneté du beffroi joue parfois en faveur de sa conservation (ce qui a aussi une incidence sur le devis)⁸. Cet intérêt pour le clocher peut étonner car, si l'on en croit les cours d'architecture de l'époque, il n'est qu'un «instrument de musique [...], une chambre sonore au-dessus d'un piédestal très élevé»⁹ qui pourrait être résolu sous la forme d'un simple clocheton juché sur la faite du toit. Mais, au-delà de cette vision strictement fonctionnelle qui ne convainc personne, il y a plus. La littérature de toute l'époque envisagée décrit le clocher comme un lien entre le «visible et l'invisible, entre la nature et la grâce, [...] phare et sentinelle»¹⁰, comme le «geste collectif de la prière et de la supplication»¹¹, comme «une marque [...] de la richesse et de l'importance des communes»¹². Les auteurs soulignent l'importance du clocher dans le paysage, qu'il contribue à former, voire qu'il complète¹³: «ils en sont, pour ainsi dire, ce que la ponctuation est à la phrase»¹⁴; le pasteur Jules Amiguet déclare même qu'un «paysage sans clocher est un paysage décapité»¹⁵. Les textes en font donc un porteur de tradition, moins culturel que «naturel»: «signaux échelonnés, ayant pour voisins et pour frères les sapins, les cyprès et les peupliers [...]»¹⁶, les clochers «chantent, célèbrent la tradition»¹⁷. Au sein d'une même région, ils forment des ensembles qu'il faut respecter lors de constructions nouvelles par l'imitation de leur style – ce qui sera parfois le cas dès 1900 – mais qu'il faut

aussi étudier d'un point de vue esthétique et historique: «Cette classification et cette analyse révéleraient tout un monde de choses»¹⁸. Plusieurs auteurs se lancent d'ailleurs dans cette entreprise autour de 1900, dessinant et décrivant les caractéristiques des clochers de leur région¹⁹; ceux-ci y sont présentés comme des éléments rapprochant du divin mais aussi – et surtout? – comme des repères identitaires.

Une variété relative

Alors que l'âge baroque avait connu une certaine variété d'apparences et d'emplacements des clochers, dès l'époque néo-classique s'imposent quelques formules dont la fortune traversera

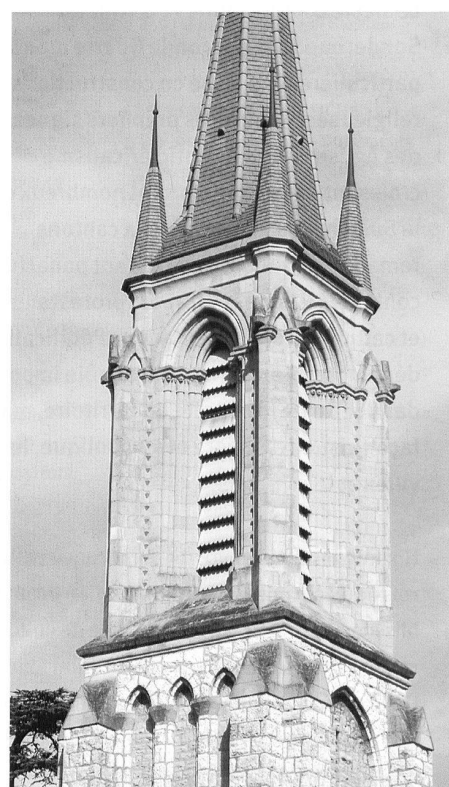
tout le XIX^e siècle et une partie du XX^e. Le clocher-porche situé en façade se distingue comme le type le plus fréquemment employé; il tient à la fois de la tradition – notamment dans le canton de Vaud²⁰ – et de la nouveauté, puisqu'il correspond aussi aux modèles néo-médiévaux mis à la mode au milieu du siècle. Il présente l'avantage de conférer une monumentalité certaine à la façade principale, bien moins imposante quand elle ne porte pas de beffroi. La tour est souvent bâtie dans-œuvre, compliquant le traitement de la première travée de la nef sur laquelle elle empiète; dans les édifices d'une certaine prétention, elle se présente hors-œuvre, enrichissant la silhouette de l'édifice, surtout lorsqu'une tourelle d'escalier se niche à l'intersection de la nef et de la tour. Les sanc-



1



2



3

1 Cressier, NE, 1875. – Le style néo-gothique «diocésain» à la française employé pour la construction d'une des plus importantes églises catholiques du canton de Neuchâtel.

2 Les Eplatures, NE, 1847-1852. – La façade principale du temple, tirée d'un modèle publié à Berlin par Friedrich August Stüler.

3 Grand-Lancy, GE, 1913. – Référence savante (Notre-Dame de Paris) du beffroi de Notre-Dame-des-Grâces, sanctuaire édifié durant la période d'exclusion des catholiques romains de leurs lieux de culte en ville de Genève.

4 Bressaucourt, JU, 1894. – Style néo-byzantin revisité par l'éclectisme Beaux-Arts d'un ancien élève parisien, Maurice Vallat.

tuaires les plus prestigieux – ils sont rares – sont munis de véritables vestibules occupant une travée entière et que surplombe une tour centrale (et jamais deux latérales, contrairement aux modèles roman et gothique, sans doute trop ambitieux pour les budgets à disposition). Le goût néo-médiéval qui marque la seconde moitié du XIX^e siècle apprécie parfois, dans des églises campagnardes, un clocher décentré soit en façade, soit accroché au transept; l'illusion d'un édifice «authentique» y est plus forte. Cette solution marque aussi un certain refus des formules symétriques du néo-classicisme, et dénote la culture architecturale des architectes²¹.

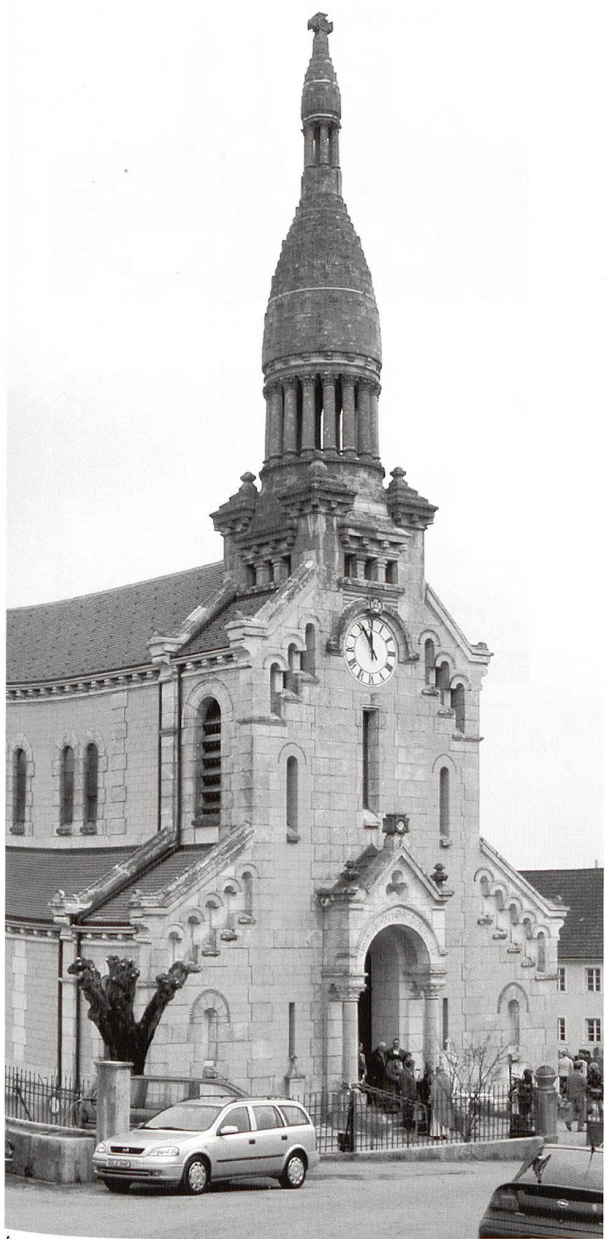
Une mention spéciale doit être faite des églises sans clocher. Extrêmement rares on l'a dit, elles sont souvent de modestes cha-

pelles rattachées au culte des confessions minoritaires ou dissidentes. Mais parfois l'absence de beffroi est non pas «subie», mais participe d'une démarche volontaire: à Saint-Paul de Granges-Canal, GE (1915) où l'architecture néo-paléochrétienne de l'église cherche à se rapprocher des origines du christianisme, Adolphe Guyonnet ne construit aucun campanile car son apparition dans l'histoire est réputée être plus tardive – il évite ainsi de reproduire un anachronisme²². Les tentatives similaires des protestants conduisent en revanche à élever – au moins – un clocheton de bois sur la façade de la nef (Saint-Jean-de-Cour à Lausanne, 1913).

Le temps de l'Histoire

De façon générale, le milieu du XIX^e siècle marque une rupture dans les formes et les habitudes constructives. Malgré la persistance jusqu'alors de traditions séculaires, le clocher subit une mue significative. Le cas neuchâtelois est parlant à cet égard: le modèle roman, qui subsiste avec plus ou moins d'aménagements jusqu'à cette époque²³, se voit ainsi remplacé par d'autres types, inspirés d'exemples germaniques notamment: le temple des Eplatures, NE (1847-1852), au clocher si particulier (fig. 2) est ainsi édifié par l'Intendant des bâtiments du prince, Edouard de Sandoz-Rosière²⁴, selon un modèle du célèbre architecte Friedrich August Stüler publié à Berlin en 1846²⁵. Il n'est pas insignifiant que cet édifice soit subventionné par le souverain de la Principauté de Neuchâtel, qui n'est autre que le roi de Prusse²⁶. L'Allemagne est cependant une référence plus largement admise comme en témoignent aussi le clocher néo-classique de Saint-Marcel de Délémont, JU (1851), très proche de certaines tours présentées par Leo von Klenze dans sa *Anweisung zur Architektur des christlichen Cultus* (1822-24) et celui d'Attalens, FR (1863), une tour haute et fine cantonnée de quatre tourelles à son sommet, dont les projets de Jakob Ulrich Lendi évoquent au moins autant l'architecture berlinoise du deuxième quart du siècle (à commencer par les églises de Stüler et de ses élèves, justement)²⁷ que les modèles régionaux gothiques (collégiale de Romont, FR, mais aussi Cossonay et Saint-Martin de Vevey, VD). Peut-être justement en raison de cette parenté visuelle avec des édifices régionaux, le clocher à tourelles connaît une diffusion certaine en Suisse romande, notamment dans les milieux catholiques. Doit-on y percevoir un rattachement à la cathédrale de Lausanne, voire une réappropriation, toute symbolique, de ce modèle architectural originel et insigne passé à la Réforme en 1536?

Malgré son clocher inachevé (1859), Notre-Dame de Genève inaugure la mode durable du style néo-gothique tel que le pratiquent les architectes diocésains français: un gothique du XIII^e siècle standardisé, adapté à la taille de l'édifice et à son entourage (ville ou village), mais tenant peu compte des modèles historiques locaux. Chaque canton possède un édifice au moins de ce style un peu figé mais si caractéristique du catholicisme de l'époque: ainsi, Cressier, NE (1875) semble tout droit sortir du recueil d'Anatole



de Baudot²⁸ (fig. 1), alors que plusieurs églises vaudoises, genevoises et fribourgeoises répètent des plans français envoyés en Suisse par des curés bienveillants ou apportés par les architectes eux-mêmes: citons Saint-Barthélémy, VD (1862) due à un constructeur d'Annecy²⁹, très proche par sa tour-porche à beffroi octogonal de Sainte-Pétronille, à Pregny-Chambésy, GE (1864), dessinée par Jean-Marc Gignoux, un architecte travaillant à Genève et en France voisine. Certains plans sont employés à deux reprises; les réalisations se différencient alors justement par une variation de beffroi, comme à Saint-Martin, FR (1862) et Ursy, FR (1868) où la tour carrée se présente avec ou sans contreforts, munie d'une grande fenêtre à remplage ou de deux lancettes pour l'étage du beffroi. A La Tour-de-Trême, FR (1876), le clocher est également la principale modification apportée par Adolphe Fraisse aux plans reçus de Réchésy (1850), dans le territoire de Belfort, église dont le clocher de forme octogonale pourrait avoir inspiré à cet architecte celui à peine plus tardif de Châtel-Saint-Denis, FR (1876). Toutefois, le type n'est pas rare: on le retrouve aussi bien à Sainte-Clotilde à Paris (1857) qu'à la Mariahilfkirche de Munich (1839), à laquelle le sanctuaire fribourgeois tout entier doit beaucoup. Le genre gothique archéologique s'essouffle autour de 1900 au profit du néo-roman, mais il faut noter en 1913 encore Notre-Dame des Grâces au Grand-Lancy, GE (fig. 3), dont l'étage du beffroi semble une réduction par le milieu de ceux de Notre-Dame de Paris et, en 1927, le Sacré-Cœur à La Chaux-de-Fonds, NE, qui décroche le record du plus haut beffroi de la ville.

Le style roman permet des compositions originales, en général inspirées par la France ou l'Italie: l'œuvre de Maurice Vallat, un Jurassien qui a fait ses armes à Paris, est exemplaire à ce propos. A Bressaucourt, JU (1894) (fig. 4), il reproduit les phantasmes byzantins d'Abadie à Périgueux, mais revus au travers de Notre-Dame d'Auteuil d'Emile Vaudremer (1892), alors qu'à Montsevelier, JU (1901), il enracine un campanile lombard en pleine campagne jurassienne. Les projets d'église catholique à l'avenue de Rumine à Lausanne (1913) montrent des inspirations semblables, tirées du Poitou ou de Vérone, mais conservant ce goût marqué des maîtres d'ouvrages catholiques pour une architecture évoquant les témoins d'une religion séculaire et glorieuse.

La revanche régionaliste

L'engouement de la Belle-Epoque pour l'architecture régionaliste aura un écho marqué – et durable, on le verra – dans l'architecture religieuse. Le domaine protestant notamment y trouve un moyen à la fois efficace et relativement économique de construire des clochers qui se démarquent d'un historicisme de moins en moins goûté, rythmant le paysage et contrecarrant les hautes flèches catholiques contre lesquelles il n'a jamais véritablement pu rivaliser à la fin du XIX^e siècle. En réponse aux attentes du temps, le vieux beffroi du terroir remplace Venise ou Paris dans le répertoire référentiel (fig. 5). Les formes les plus variées sont

employées; les architectes reproduisent parfois l'ancien clocher du lieu (comme à Broc, FR, en 1868, ou à Grandvillard, FR, en 1937³⁰), mais l'inspiration peut être plus lointaine: à Sommentier, FR (1933), Augustin Genoud bâtit une tour «trapue [qui] rappelle un peu celle des anciennes églises du Valais»³¹. Le clocher de Pralins, VD (1900) (fig. 6) est présenté par son architecte, Charles-Frédéric Bonjour, comme un remède au mauvais goût du «clocher en maçonnerie, avec chaînes d'angle en ciment appliqué, corniche en ciment et, entre quatre pyramidions toujours en ciment, une flèche plutôt semblable à une aiguille»³². Le Vaudois semble toutefois moins s'inspirer des clochers traditionnels que de l'architecture éclectique alors en vogue: avant-toit mouvementé, cha-

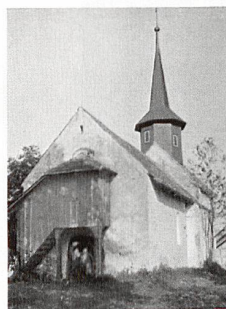


Abb. 1. Oberstammheim (Kt. Zürich).
12./14.Jh.

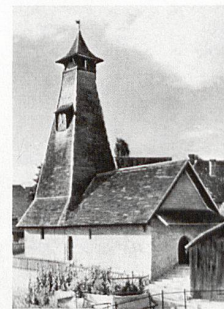


Abb. 2. Schwarzenburg (Kt. Bern).
15.Jh.



Abb. 3. Les Bioux (Waadt/Jura).
1698.

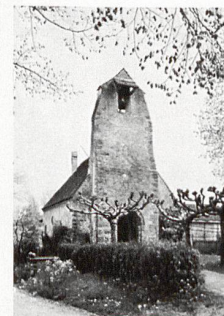


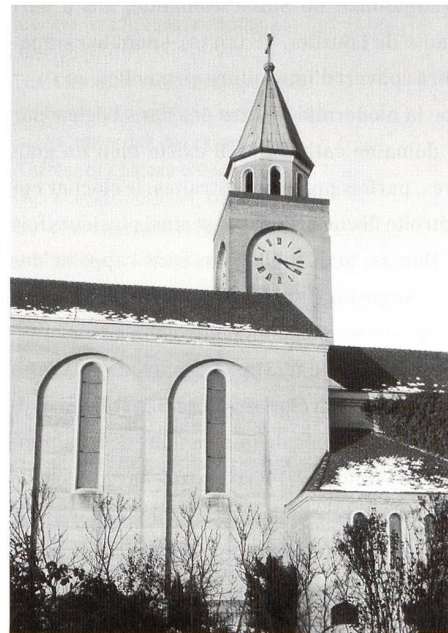
Abb. 4. Villarzel (Broyetal, Waadt).
13.Jh.

5

5 Persistance du goût pour le pittoresque: quatre clochers (Oberstammheim, ZU, Schwarzenburg, BE, Les Bioux, VD, et Villarzel, VD) publiés en 1947 par Hans Reinhardt dans sa synthèse, «Die kirchliche Baukunst in der Schweiz».

marrure des matériaux et utilisation de tuiles moulées et vernissées n'ont en effet pas grand chose de local. Un modèle en particulier fait tache d'huile depuis l'Exposition nationale de 1896 – et notamment chez les catholiques, ce qui ne manquera pas d'interroger: le clocher bernois avec son beffroi de charpente et sa flèche polygonale, qu'on retrouve à plusieurs reprises autour du Léman vers 1900³³ et qui apparaît en 1930 encore comme «un type caractéristique pour la Haute-Gruyère»³⁴. Etrangement, les modèles les plus significatifs de l'architecture romande n'inspirent guère les architectes du *Heimatstil*. Certes, on l'a noté, le clocher à quatre clochetons «régional» connaît un joli succès, notamment en terres fribourgeoises, dans des reprises à caractère néo-médiéval (Vil-

larlod et Onnens, 1911 et 1912). En revanche, les «beaux clochers» chablaisiens gothiques tardifs, caractérisés par une haute souche percée d'une unique baie en arc brisé et par une flèche octogonale de pierre ajourée de lucarnes à sa base³⁵, trouvent un seul hommage, un peu maladroit et tardif, à l'église de Granges, FR (1933) due à Genoud. Ainsi, paradoxalement, le clocher régionaliste travaille moins sur un référencement subtil – au contraire des architectes historicistes – que sur un jeu de formes et de silhouette évoquant le pays, mais de façon distanciée. Une souche carrée ajourée d'une baie simple ou double à son sommet (en plein-cintre fréquemment) et coiffée d'une flèche en tuiles plus ou moins animée par le décor d'un avant-toit, des lucarnes, un coyau



7



8

6 Prahins, VD, 1900. – Considéré comme «Heimatstil» par son auteur, Charles-Frédéric Bonjour, ce clocher montre des formes proches de celles enseignées par les éclectiques des années 1870-1890.

7 Wünnewil, FR, 1933. – Clocher ou phare? La modernité (relative) d'Augustin Genoud affirme le caractère symbolique du clocher

8 Renens, VD, 1932. – Formes traditionnelles pour un temple vanté à son inauguration pour sa modernité tempérée.

ou une girouette développée suffisent à l'illusion. Sa localisation à un emplacement stratégique en fait souvent un signe visible de loin, devenant véritablement la ponctuation d'un paysage. Moins onéreux – ce qui n'est pas négligeable en cette période d'intense construction religieuse –, le clocheton apparaît en campagne surtout, coiffant des temples dont la modestie est justement compensée par une découpe pittoresque à laquelle le campanile est pour beaucoup.

Le clocher, un anti-moderne?

Durant l'entre-deux-Guerres, la Suisse voit s'édifier des constructions religieuses d'avant-garde. Les clochers en béton ou en métal apparents demeurent toutefois des *hapax*³⁶. Avant les années 1950, le clocher, élément distinctif de l'église, demeure généralement classique ou traditionnel. En Suisse romande, mis à part l'épisode «traumatisant» de Lourtier, VS (1932) – dont le campanile fonctionnaliste sera couvert d'une toiture en pavillon en 1957 – on peut affirmer que la modernité n'entre pas dans l'église par son clocher. Dans le domaine catholique, il existe bien un goût pour des formes sobres, parfois presque abstraites; le clocher cubique, sommé d'une étroite flèche de métal, est ainsi plusieurs fois décliné par Fernand Dumas; mais il n'est pas sans rappeler des silhouettes anciennes. Augustin Genoud est plus traditionnel à Payerne, VD (1929) dans son emploi d'un néo-roman à peine modernisé (c'est-à-dire simplifié), qui n'est pas départi de certaines influences du XIX^e siècle, avec son clocher-porche carré que coiffe une souche octogonale cantonnée de quatre tourelles. La position latérale du clocher de Wünnewil, FR (1933) décharge la partie inférieure de sa fonction de porche et lui confère plus de simplicité, de même que la partie sommitale polygonale, dégagée des clochetons, qui gagne en clarté; l'image symbolique du phare semble bien présente³⁷ (fig. 7). Les protestants ne se singularisent guère par des formules plus audacieuses: les temples de Frédéric Giliard, Paul Lavenex ou d'Eugène Bebox³⁸ présentent pour la plupart des clochers (-porches ou non) de plan carré, montant simplement de fond pour se terminer par une flèche polygonale ou un toit en pavillon. L'étage du beffroi s'ouvre par des baies doubles ou triples en plein-cintre, dont la romanité résonne ici avec modernité – une modernité très tempérée il va sans dire (fig. 8). A nouveau, certains types – étonnamment d'ailleurs – sont transconfessionaux. Le campanile «italianisant» apparaît ainsi à plusieurs reprises; s'il peut s'assimiler chez les catholiques à un signe de rattachement à l'église romaine, donc de latinité (ce qui est particulièrement visible à Saint-François de Sales à Chêne-Bourg, GE [1930] où il est traité sous la forme d'un clocher franchement détaché de l'église), il est plus surprenant dans le domaine réformé (temple de Clarens, VD, 1937), où il fait peut-être toujours référence par son néo-classicisme au style chrétien des origines³⁹.

Autour de 1940, les progrès constructifs permettent aux églises d'arborer de hauts clochers marquant leur volonté de reconquête

du monde séculier. Le campanile détaché de l'église, rare auparavant, devient dans l'après-guerre un véritable leitmotiv de l'architecture religieuse moderne, comme il l'était déjà dès la fin des années 1930 outre-Sarine⁴⁰. La mue moderniste intervient donc tardivement.

Fusionnant des enjeux nombreux et variés – symbole d'une église combattante ou victorieuse, motif architectural majeur de l'édifice et devant dès lors faire l'objet d'un travail particulier de la part de l'architecte – le clocher demeure durant toute la période envisagée le garant d'une certaine continuité, voire de la tradition en matière de religion comme de construction. Si son habit subit des changements visibles, sa structure ne se modifie guère, ni sa fonction. Ce refus de la modernité correspond-t-il, si l'on peut dire, à un «esprit de clocher»?

Riassunto

Affermazione della presenza di un edificio religioso, il campanile è allo stesso tempo elemento architettonico forte, simbolo cristiano e riferimento identitario. Nel periodo apertosi con la crisi del *Sonderbund*, in Svizzera si costruiscono numerosi campanili, spesso in rapporto all'edificazione di una nuova chiesa, ma non sempre: in alcuni casi, ed è significativo, viene ricostruita soltanto la torre campanaria. Quale espressione stilistica scelgono le diverse comunità e a quale scopo? Quali sono i riferimenti, regionali o internazionali? Paradossalmente, gli esempi romandi dimostrano che gli antichi campanili locali sono presi di rado a modello, nonostante gli studi loro dedicati sin dalla fine del XIX secolo stimolino la volontà di ricreare una tradizione regionale.

Zusammenfassung

Der Kirchturm ist Präsenzzeichen eines Sakralbaus und gleichzeitig ein ausdrucksstarkes Architekturelement, ein christliches Symbol und ein charakteristischer Orientierungspunkt. Seit Beginn der Sonderbundskrise werden in der Schweiz zahlreiche Glockentürme errichtet, oft im Zusammenhang mit dem Bau einer neuen Kirche, aber nicht nur: In einigen Fällen – und das ist bezeichnend – wird nur der Turm neu erbaut. Welchen architektonischen Stil wählen die verschiedenen Gemeinden dafür aus und mit welcher Absicht? Welche sind die regionalen oder internationalen Referenzbauten? Paradoxaerweise zeigen die Beispiele aus der Westschweiz, dass die alten einheimischen Glockentürme selten als Vorbilder betrachtet werden, selbst wenn die ihnen ab Ende 19. Jahrhundert gewidmeten Studien den Willen bekunden, eine regionale Tradition zu neuem Leben zu erwecken.

NOTES

- 1 Voir: Claire Huguenin, «Architecture religieuse et styles historiques», in: Dario Gamboni, *Louis Rivier (1885-1963) et la peinture religieuse en Suisse romande*, Lausanne 1985, pp. 36-45. Pour le cas vaudois (liberté de culte en 1861 seulement), voir notre étude: *Les chapelles de l'Eglise libre vaudoise. Histoire architecturale 1847-1965*, Lausanne 2000.
- 2 Et dont Charles-Frédéric Bonjour donne le ton dans son article: «Eglises de campagne», in: *Bulletin technique de la Suisse romande*, 1902, 4, pp. 41-43.
- 3 Nous avons étudié cette question dans «Le Heimatstil, architecture officielle du canton de Vaud? L'architecture religieuse protestante», in: Elisabeth Crettaz-Stürzel (dir.), *Heimatstil. Reformarchitektur in der Schweiz 1896-1914*, t. 2, Frauenfeld 2005, pp. 316-324.
- 4 Voir le cas de Genève: Urs Allematt, *Le catholicisme au défi de la modernité. L'histoire sociale des catholiques suisses aux XIX^e et XX^e siècles*, Lausanne 1994, pp. 112-114, 204-206 notamment.
- 5 Pour éviter des répétitions inélegantes, nous utilisons indifféremment *clocher* («bâtiment élevé d'une église dans lequel on place les cloches»), *campanile* («tour à jour» [sic]) et *beffroi* («tour d'une ville et par extension d'une église») (définitions selon le *Nouveau Petit Robert*, Paris 1993) en étant toutefois conscient que l'usage connote ces termes de manière plurielle.
- 6 Comme à Porsel, FR (1874), Dommartin, FR (1901), Leysin, VD (1902), Essertines-sur-Yverdon, VD (1904), Menières, FR (1937), etc.
- 7 Souvent en remplacement de clochetons: Champvent, VD (1890), Duillier, VD (1884), Fleurier, NE (1900), Prévondavaux, FR (1926), etc.
- 8 Dompierre, FR (1868).
- 9 Julien Guadet, *Éléments et théorie de l'architecture*, t. III, Paris [ca. 1902], p. 286.
- 10 Jules Amiguet, «Clochers», in: *L'Eglise nationale vaudoise. La pierre et l'esprit*, Lausanne 1936, pp. 35-38, ici p. 36.
- 11 Georges de Montenach, *Pour le village: la conservation de la classe paysanne*, Lausanne/Paris [1916], p. 244.
- 12 Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*, t. III, Paris 1875, p. 289.
- 13 A propos du clocher *Heimatstil* de Jaun: «Das freundliche und geräumige Gotteshaus mit dem schlanken Turm vervollständigt in glücklicher Art das Dorfbild [...]» (Louis Waeber, Aloys Schuwey, *Eglises et chapelles du canton de Fribourg*, Fribourg 1957, p. 343).
- 14 Amiguet 1936 (cf. note 10), p. 36.
- 15 *Ibidem*.
- 16 *Ibidem*.
- 17 Montenach 1916 (cf. note 11), p. 244.
- 18 *Idem*, p. 245.
- 19 Oscar Huguenin, *Les clochers neuchâtelois*, Neuchâtel 1891; Charles Anthonioz, *Etude sur l'architecture en Savoie: les clochers*, Annecy 1911.
- 20 Où règne dès les années 1750 la façade à clocher incorporé (Marcel Grandjean, *Les temples vaudois. L'architecture réformée dans le Pays de Vaud (1536-1798)*, Lausanne 1988, pp. 280-307).
- 21 Les églises d'Ursy et de Saint-Martin qui présentent un clocher près du transept, sont d'ailleurs construites selon des plans importés de France.
- 22 Viollet-le-Duc 1875 (cf. note 12), p. 288; Guadet 1902 (cf. note 9), p. 285: «Les plus anciennes églises n'avaient pas de clochers [...]».
- 23 Jean Courvoisier, «Sur la persistance des clochers «romans» en pays de Neuchâtel», in: *Revue suisse d'art et d'archéologie*, 22, 1962, pp. 22-33.
- 24 Le lieu de formation de Sandoz-Rosière n'est pas connu; mais au vu de sa production, il a très probablement visité une école germanique.
- 25 Dans: *Entwürfe zu Kirchen, Pfarr- und Schulhäusern. Zum amtlichen Gebrauche bearbeitet und herausgegeben von der Königl. Preuss. Ober-Bau-Deputation*, Potsdam 1846, pl. 24. On doit à Stüler un autre projet neuchâtelois contemporain (1843), sans doute pour le château de Gorgier, non réalisé (Eva Börsch-Supan, Dietrich Müller-Stüler, *Friedrich August Stüler 1800-1865*, Berlin 1997, p. 841).
- 26 Huguenin 1891 (cf. note 19), pl. 29.
- 27 Aloys Lauper, «L'église «ogivale» d'Attalens», in: *Patrimoine Fribourgeois*, 2001, 13, pp. 65-74, fig. 7 en particulier.
- 28 *Eglises de bourgs et de villages*, Paris 1867; voir notamment vol. 1, pl. 21-25, l'église de Chapelle-Saint-Sauveur (Pyrénées Orientales) dont le clocher annonce celui de Cressier.
- 29 Plans de Camille Ruphy, à Annecy (Nuria Delétra-Carreras, *Saint-Barthélémy, 1139-1801-2001, l'étonnante épopée d'une paroisse*, Saint-Barthélémy 2000, p. 272). Le modèle invoqué dans les sources, l'église de Veyrier-du-Lac (F) (1852), concerne surtout la nef puisque son clocher, situé près du transept, est de type classique.
- 30 Waeber, Schuwey 1957 (cf. note 13), pp. 120-123 et 200.
- 31 *Idem*, p. 289.
- 32 Bonjour 1902 (cf. note 2), p. 41.
- 33 Eglise catholique chrétienne du Grand-Lancy, GE (1900); temple de Rennaz, VD, par Edmond Fatio, de Genève (1902); église de Satigny, GE (1903).
- 34 *Œuvres architecturales de Augustin Genoud*, Fribourg [ca. 1935], cahier 14. Il s'agit en fait de l'église Sainte-Thérèse de Château-d'Œx (1936).
- 35 Marcel Grandjean, «Architectes du Vieux-Chablais à la fin de l'époque gothique», in: *Vallsia*, 33, 1978, pp. 239-254.
- 36 Antoniuskirche à Bâle par Karl Moser (1927); St. Karlikirche à Lucerne, de Fritz Metzger (1934); Johanneskirche à Bâle (1936) par Karl Egender et Ernst F. Burckhardt.
- 37 *Œuvres* 1935 (cf. note 34), cahiers 10 et 11.
- 38 Temples de Renens, VD, La Sallaz, VD, Vennes, VD, etc.
- 39 A son ouverture, ce temple, orné d'un décor peint dans la nef, a toutefois été perçu comme trop «catholique».
- 40 Mauritiuskirche à Dornach, SO (1937), Hermann Baur; St. Franziskus à Riehen, BS (1950), Fritz Metzger; Kirche Bruder Klaus à Berne (1954), Hermann Baur.

SOURCES DES ILLUSTRATIONS

- 1: Tiré de: Oscar Huguenin, *Les clochers neuchâtelois*, Neuchâtel 1891, p. 26. – 2, 4: Dave Lüthi, Lausanne. – 3, 6, 7: Matthias Walter, Berne. – 5: Tiré de: Hans Reinhardt, *Die kirchliche Baukunst in der Schweiz, Bâle 1947*, p. 12. – 8: Tiré de: *L'église nationale vaudoise*, Lausanne 1936. p. 34

ADRESSE DE L'AUTEUR

Dave Lüthi, historien de l'architecture, assistant, Section d'histoire de l'art, Université de Lausanne, Anthropole, 1015 Lausanne